

MÉMOIRE DE KARINE DUBOIS ET CATHERINE PROULX

Présenté le 7 novembre 2019
à la
Commission parlementaire spéciale sur l'exploitation sexuelle des mineurs

TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION.....	2
EXPOSÉ GÉNÉRAL	3
Préambule	3
À la recherche du client.....	4
Réflexions.....	9
La prévention par l'éducation sexuelle.....	9
Une sensibilisation de masse pour atteindre les clients éventuels.....	10
REMERCIEMENTS.....	12
INFORMATIONS GÉNÉRALES.....	13

PRÉSENTATION

CATHERINE PROULX

Réalisatrice



Catherine Proulx réalise depuis dix ans des documentaires qui mettent en lumière des univers méconnus et des réalités sur lesquelles elle jette un regard sensible qui bouscule les idées reçues. Récemment, elle a réalisé De Garde 24/7 (saisons 2-4-5, Télé-Québec), une série documentaire enlevante qui a su renouveler le genre. Ses projets : Justice (Télé-Québec), Le dernier cabaret (Canal D) et Un trou dans le temps (RDI) ont tous été remarqués pour leur qualité en plus de

récolter des nominations aux prix Gémeaux et d'être présentés en festival. Catherine est détentrice d'un baccalauréat de l'Université du Québec à Montréal en Communication, profil journalisme et d'un diplôme de L'institut national de l'image et du son [L'inis] en réalisation documentaire.

KARINE DUBOIS

Productrice et recherchiste



Productrice et présidente-fondatrice de la compagnie Picbois Productions, Karine Dubois produit des œuvres à portée sociale s'adressant à un large public. Ses productions sont remarquées pour la sensibilité de leur approche ainsi que pour leur qualité visuelle. Diplômée en journalisme et en science politique, elle produit depuis plus de 10 ans des projets qui se démarquent tant au niveau local qu'international. Trafic, Une place pour eux, Bagages, Justice.

Convaincue que le documentaire doit être diffusé à grande échelle, elle prend des moyens audacieux de faire rayonner les projets de la boîte. Entrepreneur dynamique, elle s'implique également dans sa communauté et sur des conseils d'administration.

EXPOSÉ GÉNÉRAL

Préambule

Depuis quelques années, nous entretenons des liens avec une équipe d'intervenants liés aux CIUSSS Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal. René-André Brisebois, Nathalie Gélinas et Martin Pelletier nous ont souvent aidé à mieux comprendre certaines problématiques liées entre autres aux jeunes contrevenants.

Il y a un peu plus d'un an, au détour d'une conversation, ils nous mentionnent qu'ils travaillent avec un ex-proxénète qui a accepté de leur raconter comment il est devenu pimp et comment fonctionne l'industrie vue de l'intérieur.

Nous leur demandons si nous pouvons avoir accès à l'entrevue filmée. Après avoir réfléchi, ils décident de vérifier avec le principal intéressé, qui accepte.

Ce jeune, nous l'appellerons Kevin. Écoutons un extrait de son entrevue

EXTRAIT VIDÉO KEVIN



C'est de cet enregistrement qu'est né le projet TRAFIC.

Une phrase de cet enregistrement est restée fixée dans nos têtes :

« Montréal aime ça jeune, mineures, 18, 19 ans. »

Nous venions d'ouvrir une porte vers le monde de l'exploitation sexuelle. Pour mieux comprendre cet univers, nous sommes parties du témoignage de Kevin, ex-proxénète et nous avons avancé, de témoignage en témoignage, au gré de nos recherches. Un peu comme si nous avions tiré sur un fil et que la réalité s'était détricotée sous nos yeux.

De cette démarche, nous avons tiré :

Une websérie de six épisodes, une enquête documentaire sous forme de six épisodes de podcast et finalement, un documentaire télé de 52 minutes.

Aujourd'hui, nous aimerions vous parler de notre démarche de recherche ainsi que de des réflexions qui nous sont apparues suite à nos discussions avec différents protagonistes du projet.

Mais avant de commencer, nous tenons à préciser que nous sommes ici comme documentaristes. Le métier de documentariste permet de fouiller des sujets et de les présenter au public en y posant un regard personnel. Nous ne sommes ni spécialistes ni chercheuses, mais notre travail est de poser une réflexion sur des enjeux de société.

Si nous arrivons à plonger dans ces univers, c'est beaucoup grâce à la générosité de nos alliés qui nous font confiance. Grâce à toutes les personnes qui ont accepté de partager avec nous leur vécu, même si ça implique parfois pour eux de s'exposer à un grand risque. Et finalement, grâce aux experts du sujet qui acceptent de vulgariser leur savoir avec nous.

Toutes les personnes qui nous ont aidé et dont nous pouvons nommer le nom se retrouvent sur la liste en annexe de notre mémoire.

À la recherche du client

Revenons au tout début du projet Trafic. Après que Kevin nous ait dit à quel point « Montréal aime ça jeune », nous avons commencé à poser des questions aux gens sur le terrain. Ce qui nous a intéressé d'abord, c'est le triangle que forment le proxénète, la victime et le client.

Rapidement, nous avons réalisé que celui sur lequel nous avons le plus de difficulté à récolter de l'information était le client.

Si tout ce système d'exploitation sexuelle est mis en place, c'est pour répondre à ses besoins. Pourtant, il reste le grand inconnu, celui dont on parle rarement dans les médias. Même dans la littérature scientifique, très peu d'articles sont consacrés à comprendre comment pense le client.

C'est qui lui

La première question qui nous vient quand on tire sur le fameux fil pour tenter de comprendre c'est : « C'est qui lui, le client qui aime ça jeune? »

Nous avons posé cette question au SPVM, à des intervenants qui travaillent auprès de victimes, à des danseuses, à une ancienne propriétaire d'agence d'escorte.

« C'est qui lui? »

On aurait aimé croire qu'il s'agit de dangereux pédophiles ou encore de personnes aux désirs sexuels déviants. On aurait surtout aimé se faire dire qu'il s'agit d'une minorité isolée. Nos discussions nous ont fait réaliser que le client, c'est M. Tout le Monde. Il n'a pas de classe sociale, de métier, d'âge ou d'origine ethnique spécifique. Le client c'est un collègue, un beau-frère, un père de famille, un époux. Vous connaissez sûrement un client.

Ce que les clients ont en commun, c'est de vouloir avoir des rapports sexuels avec une jeune femme. Dominic Monchamp, lieutenant-détective de l'Équipe intégrée de lutte contre le proxénétisme au Service de Police de la ville de Montréal nous l'a confirmé : certains cherchent spécifiquement des mineures. D'autres cherchent une fille jeune, et ne poseront pas de question pour vérifier si la fille devant eux est majeure.

Pourquoi il fait ça et pourquoi il se sent rarement coupable ?

La prochaine question qui nous a intéressées c'est « Pourquoi il a besoin de ça? »

« Elle fait ça pour payer ses études »

« Elle adore le sexe, je l'ai vu, elle adorait ça »

« Pendant qu'elle est avec moi, elle n'est pas avec des clients violents »

« Si elle est assez vieille pour avoir des rapports sexuels avec son chum, pourquoi pas avec un homme »

« C'est moi qui vais l'initier à la sexualité. »

Il y a autant de raisons de consommer des jeunes filles qu'il y a de clients.

Celles que je viens de vous nommer sont celles que le client s'invente pour s'assurer de bloquer les mécanismes en lui qui pourraient lui dire que ce qu'il fait est mal. On appelle ça de la distorsion cognitive. Les psychologues que nous avons consultés nous ont expliqué que c'est de cette façon que le client minimise les gestes qu'il pose. Il fait taire sa conscience, ce qui lui permet de pouvoir réaliser ses fantasmes sans culpabilité.

Les raisons qu'il ne mentionnera pas et dont il n'est peut-être même pas conscient sont :

- Une faible estime de lui-même
- De la difficulté à entrer en contact et à créer un rapport intime avec une femme
- Un besoin de dominer, d'avilir
- Un besoin d'avoir du pouvoir
- Un besoin de réaliser les fantasmes qu'il ne peut pas de réaliser avec sa femme
- Un besoin de recréer dans la réalité ce qu'il voit dans la pornographie

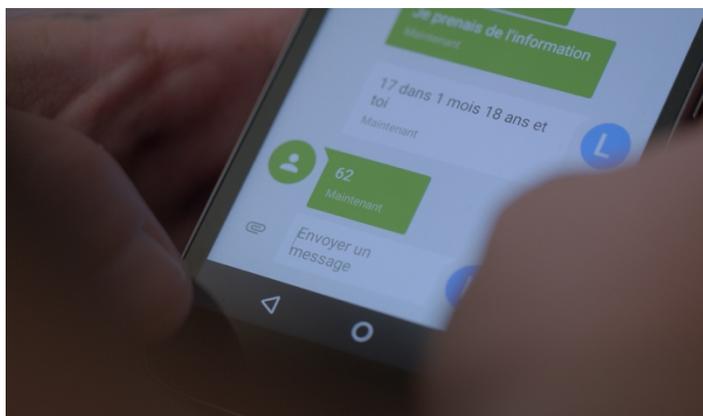
Ce que le client ne voit pas non plus c'est que la fille qu'il a devant lui doit rapporter de l'argent. Beaucoup d'argent. Tout est mis en place pour que le client ne se rende pas compte qu'elle est exploitée. Il aura donc devant lui une jeune femme souriante, attentionnée. Il la croira avide de sexe. Tout ce que la fille fait pour faire croire au client qu'elle apprécie le temps en sa compagnie, elle le fait aussi pour éviter les violences physique ou psychologiques des trafiquants qui l'exploitent. Écoutons le témoignage d'une ex-victime pour comprendre mieux la réalité vue de son point de vue à elle.

Pourtant, une ex-victime nous a décrit simplement la réalité :

EXTRAIT VIDÉO ASHLEY

La fausse petite annonce

Pour réussir en apprendre plus sur le client, plusieurs personnes nous ont recommandé de publier une fausse petite annonce et de discuter directement avec les clients. Pour le faire, nous avons trouvé sur le web des photos de corps de jeunes femmes qui n'étaient clairement pas adultes et nous



avons utilisé dans notre annonce des termes qui laissaient croire qu'il s'agissait d'une débutante. Nous étions en plein hiver, en pleine semaine, au beau milieu de l'après-midi. Après deux minutes, le téléphone s'est mis à sonner. Un flot d'appels et de textos s'en est suivi. Chaque fois, nous leur disions que la jeune fille n'avait pas dix-huit ans et dans la presque totalité des appels, ça n'a aucunement freiné les clients. Les clients appelaient et magasinaient les services qui les intéressaient. Sodomie, fellation sans condom, gorge profonde, rouge à lèvres rouge, seins naturels. C'est ce

qui les préoccupait, loin devant l'âge de la jeune femme qui se tiendrait devant eux. Cette journée-là, si nous avions donné des rendez-vous, nous aurions pu rencontrer au moins dix clients. À la fin de la journée, nous avons fermé le cellulaire dont le numéro a continué de recevoir des appels et des textos pendant les jours qui ont suivi la publication de l'annonce.

EXTRAIT VIDÉO SABRINA

Cette expérience nous a confirmé que pour ces clients, que la fille soit majeure ou non importe peu. Ils cherchent un service sexuel et l'idée que ce service soit fourni par une mineure ne freine en rien leurs pulsions.

Les clients judiciairisés

Comme notre objectif était de parler avec un client qui aurait pris un pas de recul, nous avons pensé explorer le filon des clients judiciairisés. Nous pensions que des clients qui avaient été trouvés coupables et qui avaient purgé une peine d'incarcération pour leur délit auraient eu la capacité de poser une réflexion sur leur comportement ou à tout le moins de nous expliquer pourquoi ils avaient franchi la ligne rouge en payant pour avoir des relations sexuelles avec une mineure.

Ce que nous avons sous-estimé c'est à quel point ceux-ci se déresponsabilisaient totalement par rapport aux gestes qu'ils avaient posé. En effet, dès le départ, le fait d'avoir été arrêtés dans le cadre d'opérations policières qui utilisaient de fausses annonces leur donnait l'impression d'avoir été pris dans un guet-apens. Les clients arrêtés se percevaient comme des victimes.

Les dossiers consultés au plume comportaient un nombre étrangement élevé d'hommes pour qui « c'était la première fois » qui « ne savaient pas ce qu'ils faisaient » ou encore qui « ne faisaient que magasiner ». Pourtant, ils ont tous clairement accepté le fait que la jeune fille soit mineure et se sont tous déplacés vers une chambre d'hôtel, sachant très bien qu'ils rejoignaient derrière la porte une adolescente.

Entendons-nous, Catherine Proulx et moi traitons de sujets liés à la justice depuis plus de dix ans. Nous avons rencontré toutes sortes de criminels. La majorité d'entre eux assumaient qu'ils avaient fait de mauvais choix et prenaient conscience du tort qu'ils avaient pu causer à leurs victimes. Chez les clients, rien de ça.

Un client nous a même dit : « On culpabilise les clients mais on ne culpabilise pas les filles ».

Cette déresponsabilisation complète nous a frappées.

Ces hommes ne s'étaient jamais arrêtés pour réfléchir aux conséquences de leurs gestes. Ils ne voulaient pas voir leur rôle dans tout le système d'exploitation tricoté sur mesure pour répondre à leurs désirs. Ils ne voyaient pas comment une adolescente qui a une douzaine de relations sexuelles non-désirées par jour peut rester marquée pour la vie.

Ils se construisent une fiction lourde de conséquence. Une fiction dans laquelle l'être humain devant eux n'a aucune espèce d'importance.

Ils pensent que payer, donne le droit de tout faire. Que l'utilisation du corps d'une femme a un prix et qu'il suffit de payer ce prix pour le consommer.

Le client, fruit de sa société

S'il peut être facile de blâmer le client pour ses agissements, il faut aussi se demander comment, comme société, nous en sommes arrivés là.

Sortir aux danseuses pour un anniversaire de 18 ans

Faire venir une escorte pour un enterrement de vie de garçon

Écouter en ligne de la pornographie mettant en scène des jeunes femmes

Ce sont tous des comportements socialement acceptables. Par contre, si on creuse un peu, on retrouve derrière ces comportements devenus banals plusieurs des éléments qui, mis ensemble, laissent le client croire que c'est normal de payer pour consommer le corps d'une jeune femme.

Combien d'hommes qui vont aux danseuses se demandent si la fille qui danse le fait pour son bénéfice ou pour celui de son pimp?

Combien d'hommes se demandent si une femme qui vend ses services sexuels le fait de son plein gré ou est forcée de le faire?

Combien d'hommes pensent que les femmes dans les vidéos de porno qu'ils consomment sur internet sont réellement majeures?

Nous devons nous demander comment, comme société, nous avons banalisé plusieurs choses qui ont permis aux clients de se multiplier. Ça ne sert à rien de protéger nos filles si on ne réfléchit pas collectivement au client.

À une époque où l'importance de définir l'égalité entre les hommes et les femmes comme une valeur québécoise fondamentale semble être une priorité, n'est-ce pas ironique de fermer les yeux sur une industrie lucrative et en croissance basée sur l'exploitation d'êtres humains.

Réflexions

À la lumière des recherches menées dans le cadre du projet Trafic et des discussions avec les différents protagonistes et experts rencontrés, nous aimerions vous soumettre quelques pistes de réflexions.

La prévention par l'éducation sexuelle

Permettez-nous d'abord de revenir à la bougie d'allumage de notre projet, Kevin, cet ex-proxénète qui travaille avec Nathalie et René-André du CIUSSS Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal. Si Kevin a accepté de parler, c'est parce qu'il a aujourd'hui une fille et parce qu'il a pris conscience de tout le mal qu'il a fait. Il ne nous demande ni de pardonner, ni d'excuser ses gestes. Ce qu'il nous demande de dire publiquement pour lui aujourd'hui, c'est ce qu'il pense de cet univers qu'il a quitté, et les ressources auxquelles il aurait aimé avoir accès enfant et adolescent. Pour lui, une des clés de la prévention serait l'éducation sexuelle. Comme il le disait dans son portrait :

« On t'apprend pas à respecter. On t'apprend à diriger ta colère mais on nous parle pas de sexualité. J'ai pas d'amour, j'ai pas d'affection, j'ai pas d'amis qui m'apprennent c'est quoi le sexe. Je sais rien moi. Je sais que pour faire un enfant il faut fourrer une femme. Mais ils nous parlent pas du respect. On m'a rien appris de ça. »

Depuis qu'on parle davantage de prostitution juvénile dans les médias, on parle beaucoup de protéger nos filles, de les informer, de les mettre en garde. Mais on oublie que nous avons aussi une responsabilité comme société d'éduquer nos garçons.

Parce que les proxénètes sont aussi NOS garçons. Ils sont issus de NOTRE société et nous devons nous demander, collectivement, comment nous pourrions mieux faire les choses pour que moins de jeunes hommes en viennent à penser que le proxénétisme est une forme de criminalité comme une autre.

Nathalie Gélinas, qui nous a présenté Kevin et qui travaille depuis de nombreuses années auprès des jeunes contrevenants en Centre jeunesse nous faisait remarquer que les pimps, comme les filles, se font vendre un rêve. Ils se font eux aussi recruter par d'autres pimps.

Que peut-on faire pour éviter que nos garçons deviennent des proxénètes?

Kevin tenait à ce que je vous parle de l'importance de l'éducation sexuelle. L'éducation sexuelle au plus jeune âge, alors que plusieurs enfants intègrent déjà des comportements qui les suivront toute leur vie.

Aujourd'hui, c'est tellement facile de passer du fantasme à la réalité, il suffit d'ouvrir un onglet de plus sur notre ordinateur. Sur une fenêtre on écoute de la porno et sur l'autre, on se commande une fille.

S'il n'y a pas d'autre forme d'éducation sexuelle que celle que les jeunes trouvent par eux-mêmes en ligne, ne nous étonnons pas que l'exploitation sexuelle puisse leur sembler une avenue à considérer.

Il faut offrir aux jeunes un espace pour parler du consentement, parler de ce qu'ils voient quand ils regardent de la porno sur internet, parler de comment se respecter et respecter sa partenaire dans une relation sexuelle. On ne le redira jamais assez, l'éducation sexuelle doit être au cœur de nos priorités. Et elle doit être portée par des gens pleinement compétents en la matière. Des gens qui ont la capacité de trouver les bons mots pour ouvrir une discussion importante avec nos jeunes.

L'éducation sexuelle doit également trouver sa place dans les endroits où se retrouvent des jeunes qui commencent leur carrière criminelle. Je pense ici entre autres aux Centres jeunesse. Plusieurs jeunes contrevenants se retrouvent en centre jeunesse après avoir commis un délit grave.

Peu de jeunes se retrouvent en centre jeunesse pour proxénétisme. Par contre, un certain nombre de jeunes qui s'y retrouve côtoie ce type d'activité et sera peut-être intéressé à devenir pimp dans un avenir rapproché. Un jeune en centre jeunesse nous a déjà fait remarquer que c'était particulièrement intéressant de devenir pimp puisqu'il avait beaucoup moins de chance de se faire arrêter et que la fille, contrairement à la drogue, est une marchandise qu'on peut revendre plusieurs fois.

Nous pensons donc que les centre jeunesse pourraient se doter d'un programme costaud d'éducation sexuelle destinée aux jeunes contrevenants et ce, peu importe la nature de leurs délits. Je sais que mes collègues du CIUSSS Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal travaillent présentement sur le programme ACTES, spécifiquement conçu pour faire la prévention du proxénétisme auprès des jeunes contrevenants.

Une sensibilisation de masse pour atteindre les clients éventuels

En ce qui concerne les clients, on peut faire toutes les activités de répression possible, on peut faire des opérations d'envergure, il faut agir en amont. Il faut que les générations futures d'hommes changent de mentalité et réalisent que c'est absurde de briser des vies et de laisser se construire tout un système d'exploitation hautement lucratif pour le crime organisé simplement pour assouvir leurs fantasmes. Et dans la mesure où nous avons réalisé dans nos recherche qu'une majorité de client appartient

davantage au profil M. Tout le monde qu'à celui du pédophile déviant pour qui il s'agit d'une maladie, il faut aussi croire que si on arrive à le rejoindre, on pourra le faire évoluer dans sa réflexion et surtout lui faire porter la responsabilité qui lui revient dans ce grand gâchis de vies humaines.

Déshumaniser ces hommes, les voir comme des monstres ou les classer aux côtés des pires délinquants sexuels en se contentant de les juger ne règlera en rien la situation. Si on veut agir sur la demande il faut arriver à se mettre à la place du client. Comprendre ce qui le motive à franchir la ligne rouge et comprendre comment il arrive à se convaincre que c'est normal et sans conséquence. Comprendre aussi quoi dire pour les emmener dans une zone où ils accepteront de se responsabiliser et de remettre en question leurs agissements.

Pour y arriver, il faut travailler sur plusieurs fronts. D'abord, une campagne de sensibilisation destinée à un large public pour faire changer les mentalités et diminuer le nombre de clients potentiels.

Je pense entre autres à une campagne télévisée de publicité sociétale frappante abordant de front l'exploitation sexuelle pour faire changer les mentalités un peu comme cela a déjà été fait pour l'alcool au volant ou la violence conjugale.

Je crois aussi que la sensibilisation des hommes passera fort probablement par les hommes. Ce sont dans des conversations entre hommes que des clients actuels ou futurs ont le plus de chance de parler de leurs comportements sexuels. Ramenons-nous à l'alcool au volant. Ça prend quelqu'un pour dire au chauffeur en état d'ébriété de ne pas prendre sa voiture, quelqu'un pour l'affronter et lui enlever ses clés. Qui seront les hommes qui auront le courage d'aborder le sujet dans une conversation avec des amis?

Finalement, dans le cas du client également, il faut réfléchir aux meilleures façons de travailler sur le front de l'éducation sexuelle. Dans le cadre de notre projet, nous nous sommes intéressées aux John's School, au travail de Centre d'intervention en délinquance sexuelle comme celui de Laval qui offre des thérapies aux hommes, le plus souvent après l'imposition d'une sentence de la cour, aux thérapies offertes dans les établissements de détention provinciale. Nous n'avons pas de réponse toute faite à vous donner mais les intervenants et spécialistes de ces programmes pourraient sans doute grandement contribuer à élaborer d'éventuels programmes.

REMERCIEMENTS

À ceux qui ont eu le courage de témoigner de façon anonyme ou non. Pour avoir été l'inspiration et les alliés principaux de ce projet :

René-André Brisebois, praticien-chercheur, Institut universitaire jeunes en difficulté, Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal

Nathalie Gélinas, Responsable réseaux et autres problématiques associées, Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal

Martin Pelletier, Chef de module, Fugue, Sexo, Toxic, Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal

En collaboration avec le projet Sphères (<https://spheresprojet.com/>)

Pour nous avoir généreusement partagé leurs connaissances :

Michel Bourque, Commandant - Service des enquêtes criminelles, Service de Police de la ville de Montréal

Dominic Monchamp, Lieutenant-détective de l'Équipe intégrée de lutte contre le proxénétisme, Service de Police de la ville de Montréal

Diane Veillette
Josée Mensales
Romy Verge-Boudreau

Programme Les Survivantes, SPVM

Line Bernier, Psychologue

Vincent Larouche, Journaliste, La Presse

Vincent Paquette, Ph.D. Psychologue

Nadine Lanctôt, Titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur le placement et la réadaptation des filles en difficulté, Département de psychoéducation, Université de Sherbrooke

Rose Dufour, Anthropologue et auteure

Anne-Marie Lavoie, Sexologue, Centre d'intervention en délinquance sexuelle de Laval

Paul Laurier, Artémis Renseignements

CONTACTS

RELATIONS MÉDIAS

Caroline Rompré
pixelleX communications
caroline@pixellex.ca
514.778.9294

DISTRIBUTION

Picbois Productions
coordination@picbois.com
514.655.3661

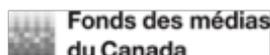
COMPAGNIE

Picbois Productions est une entreprise indépendante de production fondée en août 2010 par Karine Dubois. Son mandat est d'initier, de produire et de diffuser des créations artistiques qui proposent une réflexion sur des réalités sociales ou culturelles.

PICBOISPRODUCTION.COM

PARTENAIRES

AVEC LA PARTICIPATION FINANCIÈRE DE



AUSSI DISPONIBLE

www.trafic.telequebec.tv

Trafic : à la recherche du client (6 X env. 20 min.)

Podcast d'enquête documentaire

Disponible également sur Apple podcast et Savoir Média

Trafic web (6 X 6 minutes)

3 portraits et 3 capsules documentaires